

NANCY HUSTON

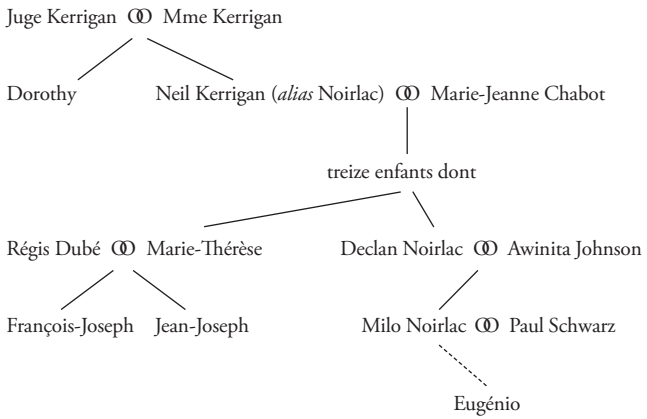
Danse noire

roman

ACTES SUD/LEMÉAC

à Jean M.
et à Jennifer A.
et grâce à Joseph N.

GÉNÉALOGIE



I

LADAINHA

Litanie. Chant qui ouvre la roda de capoeira, avant le début du jeu.

MILO, 2010/1990

T'en fais pas, Milo, c'est moi qui me mettrai au clavier cette fois-ci, moi qui saisirai le truc. Ça a toujours été ton boulot à toi, sous prétexte que tu tapais plus vite que moi... sauf qu'il y avait une chance sur deux que tu te fasses piquer ton ordi dans une gare, ou effaces par erreur – *Oups, merde!* – un mois entier de notre travail, alors détends-toi pour une fois et laisse-moi m'en occuper. Profite du fait d'être aplati sur le dos et accroché à l'intraveineuse pour reposer tes dix doigts.

Je t'adore, bâtard chéri. Allez, raconte-moi l'histoire de ta... non, imbécile, pas ta dolce bita, ta dolce vita! Ehh, Astuto, me fais pas rire, tu me ferais pleurer. Allez, un peu de sérieux, s'agit pas de se planter, hein? Ce sera sans doute le dernier film coécrit par Milo Noirlac et Paul Schwarz, réalisé par Paul Schwarz et produit par Blackout Films, alors il faut bien chiader le truc. Embrasse-moi. Allez, embrasse-moi, espèce de bâtard meshuga, j'attraperai rien du tout, ça je peux te le promettre! Putain je t'adore...

OK, ce n'est qu'une suggestion : intérieur jour. La caméra découvre Milo Noirlac – portant chapeau de cow-boy noir, santiags et pantalon blanc, ses cheveux acajou grisonnants ramassés en une queue de

cheval qui lui descend jusqu'au milieu du dos – et Paul Schwarz – l'allure encore plus svelte et sensuelle que d'habitude en raison d'un nouveau costume en lin kaki – dans le foyer bondé d'un minuscule centre culturel de la Zona Norte de Rio. C'est la fin de la matinée, ils viennent de montrer leur film aux hommes et aux femmes du quartier de Tijuca qui y jouent des rôles de figurants, l'accueil a été chaleureux, les gens viennent nombreux les remercier, les féliciter, leur donner l'accolade.

Compte tenu du fait que l'homme important qui a produit et réalisé ce film a des rendez-vous importants avec des distributeurs importants plus tard dans la journée, il est prévu qu'un taxi important le reconduise au Centro. Le scénariste, plus modeste (sans être moins beau, naturellement), annonce son intention de regagner à pied leur hôtel de Glória. Ça va pas? C'est à dix bons kilomètres et il fait 40 °C, dit en s'épongeant le front son collaborateur surdoué et partenaire érotique préféré, qui n'a jamais été fan des températures élevées.

Mais Milo se contente de frôler une dernière fois de la main le bras de son bien-aimé avant de sortir tranquillement dans la rue. Gros plan, pendant qu'il s'éloigne, sur son cul superbement moulé par son pantalon blanc. T'en fais pas, amour, je n'en rajouterai pas... même si je meurs d'envie de le faire. On sera avec toi, en toi. Caméra subjective : on entendra dans ta tête le rythme distinctif d'un atabaque de capoeira. *Ta, ta-da Da, ta, ta-da Da, ta, ta-da Da...* doit y avoir une *roda* dans les parages.

En quittant le petit bâtiment peint en blanc, au lieu de tourner à droite dans la rue General Roca, Milo tourne à gauche et se dirige vers les collines.

On le suit qui suit le battement du tambour sous le soleil tapant. S'il y a une *roda*, il veut en être... mais il n'y a pas de berimbau, seulement l'atabaque, *ta, ta-da Da, ta, ta-da Da, ta, ta-da Da...* ce rythme que nous entendions parfois résonner toute la nuit depuis notre chambre d'hôtel à Arraial d'Ajuda, celui que tu as *reconnu* dès notre premier voyage à Salvador il y a vingt ans, celui que tu décris comme ton appel de cœur, ton appel de racines, le rythme de la voix de ta mère. Important de bien l'établir dès le début.

Le battement s'intensifie.

Dès que la rue General Roca commence à monter la colline, le quartier se transforme. On n'est plus à Saens Penha, cette étendue grise et plate hérissée de buildings à dix et quinze étages comme il s'en trouve dans tous les pays en voie de développement ; on glisse de la pauvreté normale à la pauvreté abjecte. Ici, plus personne n'a la peau blanche ni brun clair, il n'y a que des Noirs. Les bras de Milo bougent au rythme de son pas, ses mains sont vides. Des images scintillantes montent en ricochant sous le soleil torride : taudis de Dublin, mesures de la réserve crie, meublé de son père à Montréal. La sueur coule sur son front, dans son cou, dans son dos mais il ne l'essuie pas, des hommes le dévisagent, il les laisse le dévisager...

(Oh, Milo! autrefois je prenais ça pour de l'inconscience ; ton ex-femme Yolaine le dénonçait comme passivité... "Si tu m'quittes, tu m'quittes", lui avais-tu dit un jour, et là, si un adonné au crack te menaçait à bout portant, tu le regarderais calmement dans les yeux et lui dirais "Si tu m'tues, tu m'tues". Mais non, ce n'est ni inconscience ni passivité, c'est capoeira. Absence de peur et de jalousie, ouverture d'esprit, curiosité, indifférence : tous tes traits découlent de

l'attitude capoeira, qui était tienne bien avant que tu ne découvres cette danse-lutte brésilienne.)

À mesure que Milo avance, la pente se fait plus abrupte, le battement de tambour plus fort, le soleil plus brûlant. Sur la colline au-dessus de lui surgit une façade d'église vert pomme et, en raison de cette couleur verte, il pense encore à l'Irlande, pays où il n'a jamais mis les pieds. *Ta, ta-da Da, ta, ta-da Da, ta, ta-da Da...* Il voit des blocs de béton déglingués à deux ou trois étages, aux murs lépreux peints en couleurs pastel et striés de graffitis ; leurs toits en tôle ondulée lui rappellent à nouveau la réserve, qu'il ne connaît pas non plus. Lumière aveuglante. Noirs qui le suivent des yeux. Verdure tropicale. Racines et herbes, feuilles et vignes épaisses et poussiéreuses. Bâtiments éventrés. *Ta, ta-da Da, ta, ta-da Da, ta, ta-da Da...* Murs de béton aux fenêtres sans vitres, donnant sur des pièces d'un vide béant. La pente s'escarpe encore. Passant devant un escalier noyé de lianes et jonché de verre cassé, Milo voit les vestiges d'un autel candomblé : croix électrique dont une seule ampoule reste indemne, statuette ébréchée de divinités africaines parmi la poussière et les mégots. Onirique, le monde vibre, bat et étincelle, appelant Milo avec une urgence croissante. *Ta, ta-da Da, ta, ta-da Da, ta, ta-da Da...*

Il tourne un coin et se trouve face à une femme aux yeux fous, dans la force de l'âge. L'âge de sa mère ? Non, le sien à peu de chose près. La femme marmonne quelque chose mais il ne l'entend pas car le battement de l'atabaque lui remplit complètement la tête. Viens, lui dit le tambour, tu y es presque. Depuis une terrasse plus haut sur la colline de jeunes Noirs le toisent, on dirait qu'ils le défient de monter jusqu'à eux. Qu'a-t-il, ce cow-boy à la con ?

Il se trouve maintenant juste sous l'église verte et le battement du tambour est devenu assourdissant, mais au lieu d'une *roda* il ne voit qu'une série de grandes poubelles dont le contenu déborde. Puis son œil discerne parmi les ordures dans le caniveau un mouvement minuscule – et il se fige. Subitement, le battement de tambour se transforme en battement de cœur. La caméra devient son œil. Voilà par quoi il était convoqué : un cœur humain à l'intérieur d'un bout de tissu déchiré et enroulé. Un nouveau-né dont quelqu'un s'est débarrassé. Un petit garçon inutile, affamé, à demi mort, mis au rebut. Un gamin noir. Celui de la folle ? Non, elle est bien trop âgée... Il approche à pas silencieux. Se penche. Tend une main pour retourner la chose, qui frémit.

Soudain le cerveau de Milo s'emplit d'une douce cascade de voix d'hommes et de femmes de son passé, voix françaises et anglaises, allemandes et néerlandaises, cries et gaéliques. Elles gazouillent, bouillonnent et s'entremêlent, chuchotent et rient tandis qu'il fixe l'enfant jeté. Respire-t-il ? oui il respire. Milo s'assied un instant sur les marches de béton qui montent vers l'église, à l'ombre épaisse d'un hévéa. Se relève, ôte son Stetson noir et le pose près du bébé, de manière que ses yeux soient protégés du soleil – même plus tard, quand le soleil aura bougé. Se tient là. S'éloigne d'un pas, revient. Traverse la rue, puis revient à nouveau vers le mioche.

Enfin il se retourne et commence à dévaler la colline. Le regardant, on sent qu'une corde invisible relie désormais le scénariste gringo quasi quadra au minuscule bout de chou à la peau sombre qui, là-haut dans le caniveau, respire à peine...

ON COUPE.

On retrouve Paul Schwarz, son élégant costume kaki tout froissé et moite – n'est-ce pas rageant comme le lin se froisse vite? –, et Milo Noirlac, comme décrit ci-dessus, moins le Stetson, regravisant la colline de Saens Penha pendant le rapide coucher du soleil tropical. Ayant fumé trop de cigares cubains aujourd'hui, Paul est essoufflé.

— He won't be there anymore, Milo.

— Yes, he will.

— You'll see. Your hat's already been sold to tourists in Santa Teresa, and the kid has either been scooped up by the garbage trucks or devoured by a stray dog. He won't be there.

— Yes, he will.

— You're completely meshuga, Astuto. What was it, seven hours ago?

— Yeah.

— He won't be there.

— Yes, he will.

— Jesus Christ. So what'll you do if he is? Adopt him, take him back to Montreal?

— No, just... find him a foster home, if I can.

— What's with the good Samaritan shtick all of a sudden?

— Il sera plus là, Milo. — Si, il sera là. — Tu verras. Ton chapeau a déjà été vendu à des touristes à Santa Teresa, et quant au même il a été soit embarqué par les éboueurs soit dévoré par un chien errant. Il sera plus là. — Si, il sera là. — T'es complètement meshuga, Astuto. C'était, quoi, il y a sept heures? — Ouep. — Il sera plus là. — Si, il sera là. — Bon Dieu de bon Dieu. Et tu veux faire quoi s'il est là? L'adopter, le ramener à Montréal? — Non, juste... lui trouver un foyer, si je peux. — C'est quoi, tout d'un coup, ces manières de bon Samaritain?

Gros plan sur le caniveau en face de l'église vert pomme. Rien n'a bougé. Le Stetson penché protège toujours l'enfant. Les deux hommes se précipitent...

Qu'en dis-tu, Astuto? OK, je sais que t'es jamais satisfait de nos premiers jets, mais quand même... Ça te plaît, l'idée de commencer avec le jour où tu as trouvé Eugénio? Tu t'amuses un peu, au moins? Ah non, pas question de roupiller déjà, on ne fait que commencer. T'auras tout le temps de roupiller une fois mort. Allez, parle! espèce de Québécois indolent. Tu sais comment fonctionne un film : les dix premières minutes, le public est infiniment tolérant et acceptera tout ce qu'on choisit de lui montrer ; après, on a intérêt à faire sens. Alors profitons de cette précieuse fenêtre de tolérance pour dessiner le film dans ses grandes lignes. Tu vois? les deux premières minutes sont déjà en place. Reste avec moi. Tiens bon, amour.